

# *L'Almanach des aléas*

*mité*

**EXPOSITION**

du 8 au 15 juillet 2019  
Fondation d'entreprise Ricard  
12, rue Boissy d'Anglas  
75008 Paris

*Vernissage : lundi 8 juillet, de 18h à 21h*

**AVEC**

Romain Blanck  
Romain Bobichon  
Baptiste Brossard  
Océane Bruel  
Sophie T. Lvoff  
Maité Marra

Lou Masduraud  
Léa Mercier  
Jean-Baptiste Perret  
Gaspar Willmann  
Garance Wullschleger  
Maha Yammine

---

**JOURNÉE D'ÉTUDE**

samedi 29 juin, de 10h à 17h30

à DOC !  
26 rue du Docteur Potain  
75019 Paris

En partenariat avec  
Sorbonne Université  
l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon  
et la Fondation d'entreprise Ricard

---

## L'Almanach des aléas

---

Sur une table de chevet traîne un livre ouvert, c'est *Ulysse* (1922) de James Joyce.

Dans cette réécriture de *l'Odyssée*, Ithaque devient le Dublin du début du XXe siècle et l'ouvrage condense les dix années de pérégrinations du héros en vingt-quatre heures ordinaires. Mêlant l'observation au souvenir, dans un enchevêtrement de temporalités et de perspectives, ce livre-monde qui ne cesse d'inspirer la création contemporaine, peut se lire comme des miscellanées, intégrant tour à tour des genres littéraires variés au sein d'un même récit : monologue intérieur, didascalies, langage musical...

Tout ce qu'il y avait d'épique dans l'œuvre homérique semble avoir laissé place à une aporie. Il ne s'agit plus de créer d'œuvre ou de mythe fondateur : *Ulysse* met à mal la fonction autoritaire et auctoriale de l'écrivain et réinscrit le mythologique au sein de l'ordinaire. Ce récit, profondément polyphonique, exprime une volonté de créer à plusieurs voix, sans hiérarchie de genres, de formes ou de sujets (fait inédit, l'ouvrage compte presque une vingtaine d'éditeurs, d'éditrices et d'exégètes).

Dehors, les places publiques et les ronds-points portent pourtant encore les traces de dialogues manqués et de voix non-considérées. Depuis des mois, voire des années, on a vu en effet des nébuleuses se former, des anonymes renouveler les cartographies sociales, faire perdurer des mouvements au-delà des calendriers habituels et occuper la sphère politique en des points multiples de l'espace et du temps, parvenant à échapper aux tentatives de réification du discours d'une manière inédite. Les prises de parole ont changé de modalités et impliquent de nouvelles formes d'écoute et d'attention.

Si la littérature moderne s'est ainsi faite le relais des batailles quotidiennes plutôt que des grandes épopées de l'histoire, force est pourtant de constater que l'ordinaire peut encore rester lettre morte. Quelle attention peut-on alors porter aujourd'hui à ce qui semble le moins nous appartenir ? Comment les artistes s'emparent-ils de ce qui apparaît si insignifiant ? De par leur caractère pluriels, les nouveaux assauts contre l'uniformisation des discours prennent constamment le risque de leur propre dispersion et se délitent parfois jusqu'à s'abîmer. La fragilité qu'ils portent ravivent alors un besoin pressant, dont cette exposition aimerait se faire l'écho : celui d'exercer nos sens, nos corps et nos esprits à la polyphonie.

Les douze artistes de cette exposition présentent des œuvres qui sont donc autant de prismes à travers lesquels appréhender une contemporanéité plurielle. Sans faire autorité sur les œuvres, les douze curatrices – réunies sous un acronyme instable, *milo* –, ont voulu créer un espace où le banal côtoie sa transfiguration.

De l'espace d'exposition, voué par nature à l'inhabituel, elles bouleversent les usages et la temporalité, à l'image des pratiques et des rencontres qui y sont rassemblées. Alors que certaines installations occupent durablement l'espace, d'autres interventions viennent l'activer, marquant des rendez-vous singuliers dans le défilement des jours : performances, conversations, lectures, instants de confrontation, de réflexion et de fête. L'exposition tend aussi bien à interrompre la quiétude du lieu qu'à en intensifier l'expérience.

## aujourd'hui est comme hier mais sera différent de demain

Dans un contexte où les images qui nous entourent relèvent soit d'une culture médiatique du choc et de la rupture, soit d'une tendance courante à ériger des non-événements au statut d'information, le lent déroulement des jours peine à trouver des représentations qui échappent aux stéréotypes. À rebours de ces tendances actuelles, les artistes réunies ici nous montrent au contraire à travers différents médiums l'importance, la densité et la fragilité de ce qui se joue à son échelle. Jour après jour, dans sa répétition, le quotidien se révèle alors comme le temps des innombrables micro-arrangements négociés par chacun-e, au long cours, avec l'environnement culturel et naturel dans lequel il ou elle s'inscrit. Pour peu qu'on accepte de lui prêter attention, il témoigne alors d'un vaste champ d'exploration dont s'emparent les artistes.

C'est à travers la peinture que **Romain Bobichon** (né en 1988) s'est d'abord emparé de gestes ordinaires, tels que remuer une casserole, se brosser les dents ou tourner la page d'un journal. Glanant des objets lors de ses promenades ou dans des videgreniers, il joue des déplacements et des confrontations pour déployer ces éléments dans l'espace et inviter le visiteur à la manipulation.

**Océane Bruel** (née en 1991) convoque une temporalité inscrite dans la matière qu'elle déploie à travers de petites interventions sur des objets situés à la périphérie de notre attention : bougies en train de se consumer, allumettes brûlées, boucles d'oreille solitaires, pâte à papier pressée, fruits pourrissants et emballages de bonbons froissés. Ces images rémanentes naissent de moments qui n'ont « ni commencement ni fin... pas de milieu »<sup>1</sup>, et qui oscillent d'avant en arrière.

Dans les peintures de **Romain Blanck** (né en 1995) se côtoient des dessins d'enfants, une signature de médecin... Suivant un protocole qui consiste à trouver, isoler, déplacer et transposer des éléments graphiques anodins en formes picturales abouties, l'artiste déploie un vocabulaire inédit qui parcourt son travail de toile en toile à la manière de constellations bachelardiennes. Se nourrissant de l'emprunt et du réemploi, l'artiste enrichit sans cesse un système infini de signes qui convoque d'autres langages possibles.

**Gaspar Willmann** (né en 1995), se livre, quant à lui, à une critique assez pessimiste de la société de consommation, de notre utilisation d'Internet, et du narcissisme qui en découle. C'est ce qui ressort de ses séries dites "pêle-mêles" ou de sa pratique de l'écriture, elle aussi digitale. Dans le monde aseptisé qu'il met en scène « l'ère des émotions est terminée », selon ses propres mots. Pourtant, l'artiste paraît obsédé par cette utilisation d'Internet qu'il pousse à son paroxysme, ce qu'il met en scène par son image et celle de son double.

Entremêlant la photographie, l'écriture et la performance, le travail de **Sophie T. Lvoff** (née en 1986) donne à voir les drames de la vie quotidienne, comme le fait de manquer d'une cuillère pour manger une soupe dans un train. Son travail nous entraîne dans des voyages ordinaires, brusquement bouleversés par des crises de jalousie ou par des chagrins d'amour. Elle questionne la dimension sociale et émotionnelle de la photographie, le rapport entre texte et image attirant notre attention sur les choses auxquelles nous sommes confrontés au jour le jour.

## L'Almanach des aléas

orages désirés,  
orages subis

Tristan Garcia, dans *La Vie intense : une obsession moderne* (2016), dresse une généalogie de l'intensité érigée comme idéal de la vie contemporaine. Pour se prémunir de la neurasthénie du quotidien, il faudrait ainsi parvenir à stimuler l'électricité nerveuse de nos corps dans une érotisation constante sensée stimuler en nous ce sentiment qui rend toute chose plus dense, et nous rendre plus vivant-es.

Mais qu'en est-il lorsque le bouleversement ne vient plus tant de l'individu que du maillage politique et social dans lequel il s'inscrit, et/ou de la société toute entière ? Les événements de ces dernières années semblent faire écho à des dialectiques nouvelles. L'idiosyncrasie se mêle et se confond dans des courants qui soulèvent les foules et font tantôt apparaître, tantôt disparaître, l'émergence de singularités. Que se passe-t-il lorsque l'accident, la crise et la rupture viennent ponctuer le défilement des jours ?

**Lou Masduraud** (née en 1990), parfois accompagnée d'Antoine Bellini, explore à travers la sculpture, la performance et la musique le déplacement des comportements et du langage. Ses œuvres s'activent, interrogent le *self-care*, et génèrent des situations sociales singulières dans lesquelles le spectateur ou la spectatrice fait l'expérience d'un décalage avec les usages habituels des lieux, des biens et des modes d'interaction.

La violence entre aujourd'hui dans nos vies comme autant d'interférences dans nos regards confrontés aux médias et aux réseaux sociaux. **Maïté Marra** (née en 1992) s'intéresse à la construction ambiguë d'une violence ordinaire dont l'omniprésence se déploie dans les marges du visible et de l'invisible. Ses images se déploient notamment sur des formats éditoriaux dont la matérialité atténuée la froideur et la cruauté des sujets qu'elle aborde.

Ce que **Baptiste Brossard** (né en 1994) nous montre dans ses vidéos, sculptures et sons synthétisés est moins la violence frontale de la société de contrôle que la latence de l'instant qui précède l'explosion. À la fois évanescence et belliqueuse, cette tension, qui s'exprime autant par des images de processions contemporaines que par la présence d'une sculpture en métal, évoque les possibles dérives sécuritaires de notre société actuelle et fait largement écho à la banalisation de l'urgence.

**Maha Yammine** (née en 1986) aborde par ses vidéos ou ses installations les enjeux du souvenir, de l'enfance et de ses jeux, mais aussi ceux des traditions, des traumatismes, des savoirs et de leur (non-)transmission d'une génération à une autre. Qu'elle s'appuie sur son histoire personnelle ou sur des récits recueillis auprès de proches et d'anonymes, elle explore une micro-histoire attentive aux détails qui semble écrite à rebours de l'historiographie courante. Ses œuvres nous confrontent alors à une dialectique vacillante entre appropriation et rejet des conventions, entre souvenir et oubli, mémoire discursive et mémoire corporelle. Elles sont traversées par une impossibilité sourde à cohabiter avec le passé.

## nos attentions

Après l'orage, après la rupture et la crise, arrive parfois un jour où un quotidien différent reprend ses droits, traversé par de nouveaux enjeux, de nouvelles modalités et de nouveaux désirs. De l'un à l'autre, opèrent alors le soin, la bienveillance et l'attention qui sont au cœur des pratiques artistiques réunies ici. Collectivement, nous réfléchissons avec elles au vivre-ensemble et aux attentions que nous pouvons porter au monde dans sa globalité : aux êtres, à la nature, aux objets, aux forces qui nous dépassent mais qui semblent pourtant être primordiales à la cohérence et à résilience de nos environnements. Nous tentons de créer des espaces de rencontre où toutes les circonstances, même les plus insignifiantes, sont prétexte à l'échange et au partage.

À travers la prise de vue photographique, argentique ou numérique, **Léa Mercier** (née en 1992) s'intéresse au déplacement de notre regard et de nos perceptions face à des narrations imperceptibles ou périphériques. Sa pratique photographique opère des focus sur des objets et des lieux, réels ou virtuels, pour exercer ou changer notre regard sur ce qui est parfois insignifiant. Dans ses images, la silhouette d'un bâtiment, un végétal, quelque chose que l'on a peut-être déjà vu ailleurs, sont les traces d'une rencontre entre l'artiste et le lieu, autant de points de départ d'une relation qui deviendra plus intime.

Vagabondant dans les montagnes du Parc naturel régional Livradois-Forez, dans lequel il a travaillé pendant plusieurs années, **Jean-Baptiste Perret** (né en 1984) tente de saisir l'instant furtif qui soulage du poids de l'isolement, des tracés du quotidien, du malheur ordinaire. Sa caméra en main, il saisit ses proches, leurs rencontres, leurs moments de partage, enregistre leurs anecdotes, leurs gestes, leurs attentions. Au cœur d'une nature, parfois difficile à vivre au quotidien, il pose un regard bienveillant sur les histoires individuelles, les souffrances et les besoins de chacun-e.

**Garance Wullschleger** (née en 1993), enfin, se tient au point de division entre la lumière et l'obscurité, amenant chacun-e à s'engager dans une aventure. Cette maîtrise de l'instant reflète les thèmes abordés dans son travail : la surveillance, la communication ou encore la mémoire. L'artiste génère des situations – lecture dans le noir ou performances mettant en scène les pratiques du *self-care*, qui explorent les habitudes communes et ce qui les secoue.

<sup>1</sup> « Ce livre n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de milieu. Du moment qu'il n'y a pas de livre sans raison d'être, ce livre n'en est pas un. »  
Marguerite Duras, *La vie matérielle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p. 9.